

Un destin...

Autor(en): **Mauriac, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'un Proust: vous avez, avec Gide, la clarté, la lucidité, l'aisance, la rigueur élégante, la propriété des termes, la beauté de l'image.

Les hommes de ma génération ont connu André Gide par les Nourritures terrestres parues au temps de notre naissance, mais qui ne furent vraiment connues en Suisse que peu avant la guerre de 14. Quelle brise rafraîchissante ce fut, et quel étonnement, quelle révélation! Depuis lors, nous avons tout lu; et l'écrivain qui nous charmait, nous enchantait, nous déconcertait tour à tour, sans jamais nous lasser, ne nous a pas fait de mal. Il nous a mis soudain en face de nous-mêmes. Il nous a incités à réfléchir, à discuter ce que nous admettions sans contrôle, à renier peut-être. Il nous a aidés à lutter contre le conformisme imbécile et peureux. Combien de fois, dans ses incertitudes et ses contradictions, nous avons reconnu les nôtres

Je n'ai que peu approché André Gide: trois ou quatre fois. J'ai de lui trois lettres, dont deux sont de simples billets, et quelques livres dédiacés. Mais de fugaces rencontres ont suffi pour qu'à jamais je retrouve, dans sa gravité, en pleine vie, ce beau visage finement sculpté, marmoreen, attique, dont les ans n'avaient pas effacé la jeunesse éternelle.

O maître bien-aimé, goûtez enfin cette paix que vous avez tant souhaitée et dont vous avez deviné, avec nous tous, que ce monde ne peut pas la donner!

Léon Savary.

Un Destin . . .

(paru dans «Le Figaro» du 20 février 1951.)

Si comme l'enseignait M. Singlin à Pascal «la plus grande charité envers les morts est de faire ce qu'ils souhaiteraient que nous fissions s'ils étaient encore au monde», nous devons épargner au grand écrivain qui vient de passer à la vie éternelle les flagorneries funèbres. C'est sa gloire que de ne s'être jamais relâché, durant toute une vie, dans son effort pour demeurer sincère envers lui-même. Nous ne maquillerons pas cette dépouille. Et si mauvais chrétien que nous soyons nous-même, c'est un chrétien, comme il l'aurait souhaité et attendu, que nous allons méditer devant son cercueil. Nous ne feindrons pas d'avoir mal compris l'enseignement redoutable de l'immoraliste, — redoutable pour lui, mais pour nous aussi dans la mesure où nous l'aurons écouté. Si ce que les chrétiens croient est vrai, Gide sait aujourd'hui ce que chacun de nous saura bientôt. Que sait-il? que voit-il? Quand Lamennais fut mort, son frère errait autour de La Chesnaie en gémissant: «Féli, Féli, où es-tu?»

Car Gide fut très différent de l'image que beaucoup se faisaient de lui: il fut le contraire d'un esthète, l'écrivain le plus éloigné de «l'art pour l'art», un homme engagé à fond dans une certaine lutte, dans un certain combat. Il n'a pas écrit une ligne qui n'ait prétendu servir la cause à laquelle il s'était donné.

Quelle cause? Elle s'établissait sur deux plans: le plus apparent, le plus scandaleux aux yeux du monde, tendait non pas seulement à excuser, mais à légitimer, et même à recommander un certain amour. Ce ne fut pas le pire: Gide n'a convaincu que ceux qui l'étaient déjà. Je

ne crois pas qu'il ait jamais existé de bossu par persuasion. Mais cet enseignement n'était que l'application à son cas particulier d'un parti infiniment plus grave qu'il avait pris, dès sa jeunesse, de rompre avec la loi morale sous son aspect chrétien, telle que les Eglises l'ont enseignée.

L'extrême importance qu'a prise Gide dans notre vie personnelle vient de ce choix en pleine lumière qu'il fit à un moment de sa vie, choix aussi spectaculaire, si j'ose dire, que le pari de Pascal. On ne saurait avoir parié contre le christianisme avec plus de sang-froid et de raisonnement que Gide, en dépit de ses prudences, de ses repentirs, de ses brèves reprises. Ce cas est plus rare qu'on ne pourrait croire. La plupart des hommes choisissent de ne pas choisir. Très peu osent décider que le mal est le bien et que le bien est le mal. Très peu osent, pour parler comme Bossuet: «renverser ce tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes». Ce qu'a accompli Gide avec une tranquillité, une sérénité, une joie qui faisaient peur.

D'où l'aspect luciférien qu'il avait pris aux yeux de ses amis catholiques. Est-ce un hasard s'il a vécu au centre d'un furieux combat spirituel? La conversion de Jammes, celle de Dupouey qui entraîna le retour à Dieu d'Henri Ghéon suivi par Jean de Menasce, par Jacques Copeau, par Charles Du Bos, la correspondance avec Claudel... Oui, Gide aura vécu dans un remous de grâces acceptées ou repoussées, et lui-même semblait céder parfois, écrivait les pages de Numquid et «tu» si brûlantes; mais il avait tôt fait de se reprendre; il poursuivait sa route enveloppé dans sa grande cape, avec cet air terriblement heureux, préférant sa joie à tout: cette joie qu'il ne distinguait presque plus de son plaisir.

Un souci constant de culture et de tenue, un perpétuel effort, merveilleusement récompensé, pour ennoblir son type, l'allure noble, aisée, d'un seigneur de grande race le préservèrent du rôle de l'pilote qu'il a laissé à d'autres auteurs plus minces, venus après lui. Il faut que nous vivions à une époque bien inattentive et qui ne saisit plus la portée des événements, pour que le prix Nobel accordé à André Gide n'ait pas suscité dans le monde un mouvement de stupeur ou même de terreur. Oui, le destin de Gide m'a toujours paru tout pénétré de surnaturel... comme celui des autres hommes, direz-vous. Non, pour la plupart, ils sont des pécheurs, des pauvres pécheurs. Gide n'était pas un pauvre pécheur, mais un étrange pilote, dressé au-dessus d'une génération vouée «aux erreurs étranges et tristes», et tentant la barre d'une main puissante.

Il se peut que je dramatise ce destin. Peut-être le purgatoire de Gide sera-t-il de découvrir qu'aux yeux de l'Être infini ce qu'il a écrit n'a que très peu d'importance, beaucoup moins que le plus petit sacrifice consenti par une des nombreuses âmes qui n'ont cessé d'intercéder pour lui, infiniment moins que cette larme qui tremble à jamais sur la joue amaigrie d'Alissa.

Son œuvre littéraire? Elle demeure une des plus significatives de ce temps. Il faudra étudier à part l'influence de l'esprit critique gidien, incarné dans la Nouvelle revue française, et la mise en place des vraies valeurs qu'il suscita. Pour moi, Les Nourritures terrestres, L'Immoraliste, Amyntas demeureront toujours pénétrés du charme dont les a revêtus la ferveur de ma vingtième année. Mais Gide avec Jean-Jacques, avec Chateaubriand, appartient à cette race d'écrivains dont la vie l'emporte

en intérêt sur l'œuvre. A l'opposé, Shakespeare, Racine disparaissent dans le rayonnement des personnages qu'ils ont inventés. Comme *Les Confessions*, comme *Les Mémoires d'outre-tombe*, et pour les mêmes raisons, il me semble que *Si le grain ne meurt* et que le *Journal d'André Gide* entretiendront longtemps dans la pâte humaine le ferment qu'il avait reçu mission d'y jeter . . . Pour le mal? pour le bien? je n'en déciderai pas. Il faut ici se souvenir du mot sublime que Bernanos met dans la bouche de son curé de campagne mourant et qui perce d'un trait de feu les ténèbres de la prédestination: «Tout est grâce.»

Nous ne sommes pas juges de ce que Dieu attend d'une vie et d'un être. Comment croire qu'un Nietzsche, qu'un Gide n'ont pas été voulus tels qu'ils étaient? Et que se passe-t-il dans ce crépuscule où l'âme, près de se détacher du corps, n'entend ni ne voit plus rien de ce monde? Durant sa lucide agonie, Gide a peut-être retrouvé les mots qu'il avait écrits autrefois, il n'y a pas si longtemps, dans ce petit livre dédié à Charles Du Bos, *Numquid et tu*: «Seigneur, je viens à vous comme un enfant; comme l'enfant que vous voulez que je devienne, comme l'enfant que devient celui qui s'abandonne à vous. Je résigne tout ce qui faisait mon orgueil et qui près de vous ferait ma honte. J'écoute et vous soumetts mon cœur.» L'homme qui reçut un jour l'inspiration de cette prière, peut-être s'en est-il souvenu dans le silence de la dernière heure.

François Mauriac, de l'Académie française.

Le cadavre de la rue Vaneau

Nous n'avons pas eu une lueur d'espoir, une minute d'illusion. Cette fois, c'était bien la fin. Cette torpeur dans laquelle il s'éteignait peu à peu l'entraînait vers un port connu. C'était une fin décente et enviable. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire et disparaissait de la scène, sans faste.

Fallait-il pourtant que cette pudeur même fut si ressentie? Ce mardi, on ne parlait que de lui. Des amis vous disaient: «Alors, Gide est mort?», curieux de votre réponse, de votre peine, ou d'une espèce de joie sournoise. Une fureur de littérature s'ébattait sur Paris. Tout le monde l'avait vu mourir, tout le monde s'emparait de phrases qu'il avait écrites, de confidences qu'il avait livrées. — Impudeur de l'Amitié, et contre-sens de ceux qui se souviennent! Déjà on l'attirait à soi, on le «classait» dans la galerie de portraits avec une avidité dont il eût souri. — Et c'était normal. Un de nos besoins les plus exaspérants n'est-il pas le fait de coller des étiquettes bien vite sur un cadavre connu, et de le fixer, une fois pour toutes, comme pour s'en débarrasser!

Mercredi matin, j'ai pris ce chemin de la rue Vaneau. J'y allais comme au spectacle, soucieux de voir ce que la mort avait fait de lui, les traces d'une lutte dernière, le ravage opéré. J'y allais aussi mû par une vieille tendresse, par une amitié qui venait de monter en moi; nous devons garder la mémoire de ces chercheurs, de ces passionnés de liberté quand bien même nous n'aurions pas la même conception.